

## DES NOUVELLES DE DELEATUR

© Ginkgo éditeur/les auteurs, 2006.

Des Nouvelles  
de Deleatur

*anthologie*

Ginkgo *éditeur*

*Pour Oncle Ted, dont  
l'œil vigilant veillera tou-  
jours sur Deleatur.*

*À l'enseigne de Deleatur, Pierre Laurendeau a publié pendant vingt-cinq ans des textes marqués par le désir d'exprimer un « grand écart » avec les sentiers rebattus de la littérature. On rencontre dans ses collections la rareté, l'humour, l'absurde... et tout ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs. L'anthologie que nous proposent les éditions Ginkgo permet d'apprécier la diversité et l'originalité d'un ensemble traduisant la fantaisie d'un passionné qui fut totalement libre de ses choix.*

*Jacques Élisée Veillet*

## DES NOUVELLES DE DELEATUR

## Sommaire

## DES NOUVELLES DE DELEATUR

Jacques Abeille

## *Le Voyageur attardé*

Jacques Abeille et Deleatur... L'amitié entre l'auteur des *Jardins statuaires* et l'éditeur, née en 1979 à Bordeaux autour de Pierre Molinier, s'est traduite par un quart de siècle de publications, de manifestations communes et un statut – celui de président de Deleatur, que Jacques Abeille assume avec b n volence depuis la création de l'association. Le texte qui suit fut le premier de Jacques Abeille   paraître chez Deleatur (en 1981, dans la collection la Nouvelle postale, dirigée par Jean Pallone). Jacques Abeille a également illustré de très nombreux auteurs chez Deleatur (Jean-Luc Coatalem, Pierre Charmoz, Pierre Laurendeau, Michel Valpr my...).

Impossible de résumer ici une œuvre fascinante, ancrée dans les territoires du surréalisme, du roman gothique et de l'imaginaire le plus irréductible : lire Jacques Abeille, de la plus courte nouvelle au vaste cycle des Contrées, réconcilie avec la littérature et avec le monde.

## Bibliographie sélective

### **Chez Deleatur**

- *Le Voyageur attardé*, dessin d'Alain Royer, la Nouvelle postale, 1981
- [Sous le pseudonyme de Léo Barthe] *L'Amateur de Conversation*, gravure de Fred et Cécile Deux, 1981 (rééd. in *Les Carnets de l'Amateur*, L'Escampette, 2001)
- *Fable*, poèmes, 1983
- *Un Cas de lucidité*, dessins de l'auteur, Petite Bibliothèque de littérature portative, 1984. Rééd. les Minilivres 1996, rééd. en recueil in *Celles qui viennent avec la nuit*, l'Escampette, 2000
- *Famille/Famine*, dessins de l'auteur, coédition le Fourneau/Deleatur, 1985
- *L'Homme nu* (les Voyages du Fils I), la Compagnie des Indes oniriques, 1986 (ce texte fait partie du cycle des Contrées)
- *Lettre de Terrèbre*, les Minilivres, 1995 (ce texte fait partie du cycle des Contrées)
- *Le Peintre défait par son modèle*, les Minilivres, 1999
- *Louvaine*, gravure de Philippe Migné, la Compagnie des Indes oniriques, 1999
- *L'Arizona*, collage de Philippe Lemaire, les Minilivres, 1999
- *Un Beau Salaud*, dessin de l'auteur, les Minilivres, 2001
- *L'Écriture du Désert*, pictogrammes de l'auteur, la Compagnie des Indes oniriques, 2003.

### **Chez d'autres éditeurs**

#### • **Le Cycle des Contrées**

- *Les Jardins statuaires*, Flammarion, 1982 (rééd. Joëlle Losfeld, 2004)
- *Le Veilleur du Jour*, Flammarion, 1986
- *Les Lupercales forestières (les Voyages du fils II)*, le Lézard, 1988
- *La Clef des Ombres*, Zulma, 1991
- *Les Carnets de l'explorateur perdu*, Ombres, 1993.

#### *Autres livres*

- *Le Corps perdu*, dessins d'Anne Pouchard, Même et Autre, 1977
- *En Mémoire morte*, Zulma, 1992
- *L'Ennui l'après-midi*, gravures de l'auteur, le Fourneau, 1993
- *Celles qui viennent avec la nuit*, L'Escampette, 2001

• **Livres de Léo Barthe**

(Traduits du terrébrin par Georges Le Gloupier)

- [Sous le pseudonyme de Bartleby] *La Crépusculaire*, Régine Deforges, 1971
- *Chroniques scandaleuses de Terrèbre*, Le Magasin universel/Obliques, 1995
- *Histoire de la bergère*, Climats, 2002
- *Histoire de la bonne*, Climats, 2002
- *Histoire de l'affranchie*, Climats, 2003.



*Jacques Abeille (à gauche) et Pierre Laurendeau, lors de la rencontre organisée à Montolieu (Aude) à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de Deleatur, en juillet 2003.*



*Illustration d'Alain Royer pour la première édition.*

*La vie n'est qu'une nuit à passer  
dans une mauvaise auberge.*

Thérèse d'Avila

Je suis revenu dans cet hôtel. Les portes claquent dès le matin. Dans les couloirs, on croise des machines sauvages, des soldats qui martèlent le sol ou une théorie de religieuses qui glissent comme des fantômes sous le vol fade de leurs cornettes, menant la mort de porte en porte. On entend geindre, mais personne n'ouvre.

Les femmes de chambre sont des coquines qui flairent la solitude des voyageurs dans leur lit tourmenté. « Regarde celui-ci, la lune en fait un sanglier vieux ! » Et ce sont des rires pour trois poils durs. Elles s'étendent sur les couches désertées, se roulent en criant dans l'odeur des disparus. Je crois que la forêt n'a pas de secret pour elles. D'ailleurs, à la nuit tombante, on ne les voit plus ; elles se retirent très loin dans les hauteurs. Le cou tendu, elles têtent la nuit. C'est pour cela qu'elles ne s'apaisent jamais ; le froid les brûle au ventre.

Le premier soir j'ai ouvert la fenêtre. Je voulais revoir toute cette désolation : les terrasses

goudronnées, les façades muettes aux volets écaillés, le vol stupide des pigeons et les cours, ces puits où traînent des immondices. Une brume de chaleur couvrait la ville et je pensais qu'il était encore un peu tôt pour commencer à s'attrister. Un instant j'ai songé à sortir, mais où aller ? Je sais déjà tout. J'ai traîné dans les couloirs sous la lumière chiche des veilleuses. Des chiens aboyaient puis se sont tus tandis qu'une voix grave murmurait : « Oui, c'est ça, comme ça. » Quelque part un téléphone sonnait.

Dans ma chambre, une petite fille peu honteuse et trop ouvertement assise sur le traversin regardait des images. J'avais laissé ma porte ouverte mais, avec ces cloisons minces exsudant mille appels, je n'étais pas d'humeur à raconter des histoires. « Il était une petite fille qui grandissait un peu chaque jour sans s'en apercevoir. Ça se passait dans une autre chambre, très secrète, où parfois on tombait sans avoir trébuché... » Mais elle ne m'écoutait pas. Les orteils crispés sur le bord de la baignoire et haut troussée, elle prenait des poses partielles dans le miroir du lavabo qui se trouvait à hauteur convenable. Et, comme émergeant de ma mémoire, je levais le nez vers ses jeux d'équilibriste, elle a sauté sur le sol, m'a regardé en penchant la tête et a déclaré en passant la porte : « Vous n'êtes jamais là au bon moment, homme inculte ! » Je suis resté immobile et les yeux fixes,

tâchant de méditer cette remarque, de la faire au moins parvenir jusqu'à ma pensée, mais la nuit s'avavançait et déjà pesait de tout son poids contre les volets que quelqu'un était venu fermer en mon absence. Peut-être la fillette préposée aux seuils et passages. À quoi bon chercher.

Je me déshabillai, semai mes vêtements autour de moi sans distraire mon ennui. Pourtant les convulsions d'une chemise qui plane vers une chaise – et la manque – un caleçon qui choit sans ménagement... Rien n'y fit. Au lit, le sommeil me prenait par la nuque, m'étirait, me pétrissait avant de disperser mes membres dans des méandres. Un fleuve passait, indifférent à ma soif. Je m'en fichais, je n'étais plus là. J'abaissais la barrière ; un train illuminé approchait. Le matelas de mes voisins grinçait, la patiente se mit à soupirer, puis à ululer. Il me sembla que cela durait. L'eau coulait enfin et les voix des amants s'échangeaient, plates de bonheur. Ils s'y noyaient. Mais ne se rassaiaient pas. La joute au bout d'une heure faisait de nouveau dérailler mon sommeil, et ainsi jusqu'au petit matin répandant sa vaisselle sur les toits blêmes et poussant à mon chevet les femmes de chambre mutines :

« Il a dormi seul ! Ouh ! le paresseux ! » Dans ce genre de circonstances, toute vaillance me quitte. Tandis que frileux et les mains sur le sexe je cours au lavabo pour échapper au déploiement

glacé des draps sous les mains expertes de ces folles, je sais déjà que la journée est gâchée, que je traînerai dans les couloirs, lirai sans rien y comprendre une revue de sport automobile dans le vestibule et arriverai vide au soir. Et pourtant, c'est ainsi jour après jour, nuit après nuit, sauf pour la petite fille que je n'ai jamais revue. Mes volets restent ouverts. je ne t'attends plus, mais je reste.

*Mont-de-Marsan, juillet 1980.*

*Luçon, juillet 1981.*

Patrick Boman

## *Un Passereau*

*Un Passereau* parut en 1985 dans la collection dirigée par Jean Pallone, la Nouvelle postale. C'est le tout premier texte édité de Patrick Boman. Connu pour ses récits de voyage ou ses romans policiers qui se déroulent dans l'Inde du British Raj agonisant, Patrick Boman est également l'auteur de textes brefs, qu'il publie volontiers chez des éditeurs singuliers.

Quelle que soit l'ampleur ou la nature de ses ouvrages, on y retrouve le même humour distancié, la même tendresse pour des personnages attachants – et parfois même gluants... La *Boman's touch*, comme disent les inconditionnels !

### **Bibliographie sélective**

#### **Chez Deleatur**

- *Un Passereau*, illustrations de Gilles Ollivier, la Nouvelle postale, 1985
- *Crawford l'Incorrigible*, dessins de Daniel Groutteau, la Petite Bibliothèque de littérature portative, 1985 (rééd. les Minilivres, 1996)

## DES NOUVELLES DE DELEATUR

- *Ce n'est pas le 116*, calligraphie de Daniel Groutteau, la Compagnie des Indes oniriques, 1988
- *A Naïve Romance*, les Minilivres, 1996
- *La Conduite à Marcel*, 1997
- *Amertume des Nectars*, gravure de Georges Rubel, la Compagnie des Indes oniriques, 2003.

### **Chez d'autres éditeurs**

- *Le Palais des saveurs accumulées*, Climats, 1989 (rééd. le Serpent à Plumes, 1994)
- *Blonde enfant d'Astarté, éloge de l'échalote*, le Fourneau, 1997
- *Thé de bœuf, radis de cheval*, le Serpent à Plumes, 1999
- *La Méthode Piotr*, illustrations de Pascal Jousselein, coll. Biloba, Ginkgo, 2001
- (Avec Pierre Laurendeau.) *L'Autopsie confirme le décès, éloge de la correction*, Mots et Cie, 2003
- (Avec Christian Laucou.) *La Typographie cent règles*, illustrations de Pascal Jousselein, Le Polygraphe, 2005
- Série de romans policiers « Peabody », aux éditions du Serpent à Plumes, puis chez Philippe Picquier, à partir de 2000.

*Patrick Boman lisant  
A Naïve Romance  
à la librairie Équipages,  
à Paris,  
le 10 octobre 2003.*



A. Jehier

*Illustration  
de Gilles Ollivier  
en couverture  
de la première édition.*



*Hommage parodique à J. L. B.,  
l'aveugle lumineux.*

L'émouvante histoire d'Engoulevent fut si souvent contée, reprise, remaniée – on en connaît soixante-douze versions – qu'on pourrait avoir quelques scrupules à l'exposer de nouveau. Ne tenons pas compte de ces petites bêtes, d'autant que presse la nécessité d'évoquer à notre tour l'exemplarité de cette trahison.

Tous les textes concordent : on ne sait rien d'Engoulevent avant le crime ignoble qui allait assurer son renom, et c'est par un glacial après-midi d'hiver, dans la cour boueuse d'un manoir berrichon, qu'il se présente à nous.

Engoulevent, chevalier dépenaillé, est d'humeur massa-crante, comme la suite va le montrer. La bise lui mord cruellement les oreilles, ses cors aux pieds le font souffrir et, sur-tout, le souvenir de l'incident survenu le matin le brûle. Sire Oz, son suzerain, lui a fait en présence d'autres noblaillons des remarques, insultantes bien que balbutiées, au sujet du mauvais état de son équipement. Le chevalier osera-t-il partir en campagne ainsi accoutré lorsque refleurira le printemps et qu'il s'agira, comme tous les ans, d'incendier et de massa-crer ? L'observation n'était pas sans fondement. L'armure du preux est mangée de rouille ; son épée, bien affûtée, ferait une excellente scie ; sa selle a pris pension chez l'usurier et son destrier, âgé et famélique, l'emmènerait à grand-peine au casse-pipes.

Engoulevent lui-même, pas lavé depuis des semaines, noir de fumée, puant de l'entrecuisse comme un verrat, un toupet collé de crasse dressé sur le crâne, n'est guère appétissant.

Il n'empêche ; le fidèle vassal a été ulcéré par l'algarade de sire Oz, dont l'arrogance ne connaît plus de limites. Perpétuellement bourré, celui-ci

commet diverses exactions, pressure les paysans, gâte les récoltes par ses chasses, trousse les fillettes et pend à tire-larigot pour peu qu'une vinasse trop aigre lui troue l'estomac. Et le petit blanc de son clos n'est pas des plus doux... Voilà maintenant qu'il s'en prend à ses vassaux ! C'en est trop, et Engoulevent a juré la perte de ce colosse ventru, péteur et sanguinaire.

Nos sources divergent ici. Seul Abou Zeid Omar el-Bokhari soutient qu'Oz n'a pas connu une fin ignominieuse et que le chevalier a lavé son honneur, à défaut de ses pieds, dans le sang et dans la cour.

Selon d'autres, le chevalier va manger tiède le plat de la vengeance : il monte son coup rapidement. Le soir, alors qu'Oz se saoule dans ses appartements, Engoulevent abreuve les gardes de moult chopines. La nuit étant bien avancée, le chevalier enjambe un pittoresque désordre de corps endormis et de débris de pichets, et se faufile à travers un enchevê-trement de hallebardes dans la chambre d'Oz. La grande et corpulente carcasse repose, à point, ronflant dans les vomis-sures, étalée sous un dais où galopent les rats. Engoulevent tire son poignard, éveille laborieusement Oz par quelques torgnoles et l'égorge.

Après ce forfait horrible, la région va devenir malsaine pour le chevalier, qui s'enfuit sans s'assurer du trépas de son seigneur. Enrique Yamamoto,

dans l'édition dite de Callao de ses *Mélanges ornithologiques*, nous assure que sire Oz rejoint les prairies éternelles, et il est suivi en cela par la majorité des auteurs. Narasimha Rao, dans la réédition de *Faits et Méfaits* publiée sous les auspices de la Lenin Convent School de Srirangapatanam, invoque le témoignage douteux d'un tonsuré pour assurer que la carcasse d'Oz tint le coup et qu'il survécut. Peu nous chaut.

L'assassin a le cœur tendre ; il laisse son canasson à l'écurie et part à pied, alors que l'aube va poindre. Il continue sur sa lancée et, le même jour, détrouse un voyageur qu'il laisse au fond d'un fourré, frissonnant dans un caleçon rugueux, mais vivant. Monté sur un cheval solide, de l'or dans les fontes, Engoulevent se dirige vers le sud.

Il passe aux Maures, adopte leurs coutumes, épouse leur foi et continue sous un nouveau nom son métier de soudard. Abdallah al-Hangool s'illustre par son courage et sa piété, combat bravement l'infidèle et prend du galon.

Les années passent, le voyant servir tour à tour divers émirs. L'absence de saucisson de pays et de gros rouge ne le tourmente pas plus que le remords. Les sources unanimes le dépeignent menant grand train au cours des périodes de paix : il se vêt de soie, s'inonde de parfums, s'entoure de courtisanes. Une parodie d'accomplissement personnel se conjugue alors à la réussite sociale.

Mais la vie de cet homme sera brève, et seule sa mort, ou plutôt ses morts, s'adresse à nous.

L'éminent professeur J. P. Chandragupta, citant un chrono-queur anonyme, le fait périr pendant un voyage, au large des côtes d'Afrique. Il n'est pas en mesure d'établir s'il partait pour l'exil, pour se livrer à la traite des Noirs au Soudan ou en expédition de piraterie. Dans tous les cas, le vieil océan l'engloutit et lui bâtit un mausolée aux dimensions de la planète.

Selon Abou Zeid, al-Hangool serait mort des fièvres, après avoir bu de l'eau croupie sur la route de La Mecque, et aurait fait une fin très dévote : couché sur le sable à l'ombre d'une tente, levant l'index droit pour attester l'Unicité et prononçant distinctement, bien qu'avec un fort accent berrichon, les mots « Lâ ilaha illâ'llah ». En trépassant, il revoit les traits du chamelier qui lui a tendu le gobelet. Comme il ressemble à... l'autre.

Expirer sur le chemin du hajj, c'est mourir en martyr, et notre gaillard vogue toutes voiles dehors vers le paradis d'Allah.

Ajoutons qu'à l'emplacement où la tradition situe sa tombe se trouve aujourd'hui un magasin de matelas et oreillers. Le révérend Peacock, dans son *Sur les traces d'al-Hangool*, nous montre le néon rouge de l'enseigne *Hafeez Comfortable Beddings* clignotant dans la nuit, comme s'il répandait... un flot de sang.

Si l'on suit Ratier aîné, al-Hangool participe à une conspiration qui avorte. Le procès n'aura pas lieu, car l'ex-chevalier est étranglé dans sa cellule. La flamme d'une torche vacille dans le couloir et lui permet d'apercevoir le mufle épais du bourreau. Il croit reconnaître les traits honnis de... sire Oz.

La prison est placée dans une partie excentrique du palais, non loin du fleuve. Une porte dérobée s'ouvre et un corps est traîné jusqu'à l'eau. Le fracas du fleuve en crue couvre le « plouf ». Des bateliers, des gueux campent sur la rive autour d'un feu de broussailles et ont détourné la tête au passage des ombres...

Engoulevant échappe toujours à ses poursuivants. Plus on lit à son sujet, moins on en apprend. Jusqu'à un certain seigneur chinois d'origine tartare, répondant au nom de Hang-öl, que des audacieux sont allés repêcher au fond d'obscur annales... N'en jetez plus !

Ces événements se déroulent sur la planète Terre, à une époque qui correspond pour nous au xxxiv<sup>e</sup> millénaire de l'ère du Crapaud – qu'Il soit glorieux et béni ! Erozis, nain et bouffon de Gloonah le Bien-Aimé, s'apprête à poser la plume. La lampe à huile fume. Les ailes de carton fixées au dos de son frac lui pèsent plus qu'à l'ordinaire.

Le complot réussira-t-il ? L'heure convenue pour l'élimination du monarque va bientôt sonner, et Erozis connaît sa tâche. On lui a promis la liberté, mais il n'expérimentera peut-être que quelques pouces d'acier dans sa chair. Le choix entre plusieurs morts lui sera-t-il donné ?

La Fortune tire la langue aux timorés. Il est temps.